

LOÏSÀ PAULIN



1888-1944

*Je suis née le 2 décembre, comme Francis Jammes, un dimanche, comme Mélisande, et en 1888 comme beaucoup d'autres gens qui seront bientôt de vieux messieurs et de vieilles dames. **Mon pays est l'Albigeois et ma langue maternelle n'est pas le français, mais la langue d'oc.** C'est en langue d'oc que j'ai entendu les premiers vers, ceux de nos chansons populaires, puis en latin, à l'église, qui a été, pour mon enfance, un prestigieux théâtre. **J'ai appris le français à l'école, vers l'âge de sept ans** et j'ai eu la révélation de la poésie française par ma grammaire Claude Augé (« J'ai voulu ce matin t'apporter des roses » et « Pâle étoile du soir »), et par des poèmes de Ronsard que des soldats de passage dans notre petite ville, Réalmont, au cours des grandes manoeuvres aimaient lire.*

Mais le pli était pris et j'ai gardé de ma petite enfance le sentiment que **la poésie n'est que chant et qu'elle ne saurait être le privilège de quelques-uns, mais le bien de tous**, comme nos chansons populaires et les psaumes de nos offices.

C'est peut-être pourquoi j'ai toujours rêvé d'écrire des poèmes avec les mots de tout le monde, avec les mots de tous les jours, usés, mais riches de leur éternelle charge de misères et de joies. C'est ce

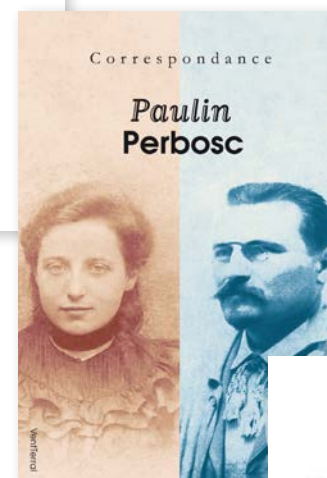
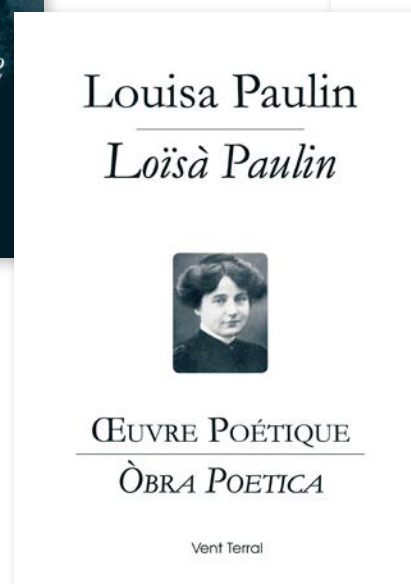
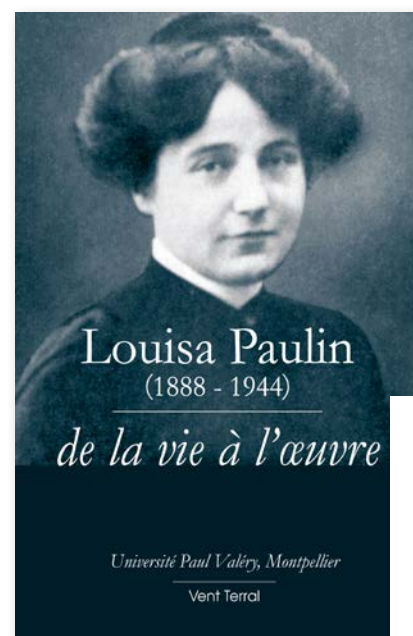
que j'ai tenté dans *Suite limousine*, Ce n'est qu'une bergère, un recueil de poèmes qui a eu un prix à la Société des écrivains de Provence – mais qui n'a pas été édité – et *Ballades pour le roi déchu* que le jury de la Provence a remarqué – mais qui n'a pas non plus d'éditeur.

Et je rêve aussi d'un temps où on pourrait non pas vendre des poèmes, mais les donner, comme les fleurs des champs que chacun peut cueillir.

Et qu'un musicien les aimerait assez pour...

2 mars 1936.

« Née dans ce pays, avec derrière moi toute une lignée d'humbles qui ne savaient ni lire ni écrire, et grâce auxquels je suis ce que je suis, c'est de ce pays que je veux être et eux que je veux être. »





René Rouquier

RENÉ ROUQUIER de la S.E.P
Avec de lire votre merveilleux Symphonie
vous en exprime sa respectueuse admiration
et vous remercie pour la joie que vous lui
avez donnée.

MASSAGUEL (TARN)

Mon cher petit [...]

***Eh bien, jeune homme, si vous aviez suivi les conseils de votre vieille amie,** de cette marraine qu'est Louisa Paulin, vous seriez en mesure d'organiser l'enseignement de la langue d'oc dans le département et nous aurions un maître atout dans notre jeu ! »*

Réalmontr le 5 Avril 39

Votre lettre, mon cher petit, a embrasé ces
premières pages de printemps. Je me laissais
malgré tout (faciemus. T. S. T. etc.) prendre
par l'incorrection des pris et des champs et
cette saison. Votre mélancolie a eu trois ou de
mes insouciance, d'autant, hélas! qu'elle
n'est que trop justifiée. Je crois que nous
n'avons pas longtemps à attendre une
décision... le pire est - pour moi pas!
le meilleur. De quel cœur je le souhaite
ce meilleur, afin que nous retrouvions
quelque paix d'esprit!

Vos deux poèmes sont de circonstance -
trop, hélas! Pourquoi les circonstances ne sont-
elles autres!

Général 1939 - très bon - mais je suis impressionné
par le 1^{er} strophe (peu heureuse et qui me semble
incorrection de l'inversion de 1^{er} vers. Elle a le tort
d'ailleurs, d'interrompre le mouvement du poème.)
Je n'aime pas non plus le dernier vers - trop
brutal à mon gré étant donné la qualité
plutôt allusive du reste du poème -

La chanson est superbe. Je suis seulement
troublé par "bruit". Il me semble qu'il faudrait
le présent "bruit"? Mais le poème est vraiment
très bon.

Nous aurions aimé venir voir la montagne encore
une fois, André et moi. Mais vraiment le temps
est - de toutes façons - mauvais et nous sommes
trop trop préoccupés. André se remet d'ailleurs
lentement et vous savez que je ne suis pas des
plus vaillantes. Voulez-vous que nous remettions
ces heures heureuses ~~à~~ ces jours moins
sinistres? Nous ne vivons pas éternellement
sans y courir de pluie.

Je suis épris devant un étonnant bouquet
de jonquilles, étonnant de grâce, de vigueur,
de force printanière. Je suis sûr vous goûter
d'espoir vif.

Cela me fait penser à la charmante visite de
M^{me} Taurino et de Jean-Paul, au paradis -
le premier vrai jour de printemps l'avait
jetée hors de la maison et elle était elle-même
tout le printemps avec sa belle tête nue, ses
rameaux de pommier et ses fleurs de mercuri
qui descendent la jeune femme. J'ai un plaisir
très vif à saluer la jeune femme. Je la vois
avec belles lignes. Avec Jean-Paul et la chimie
ils faisaient vraiment, sans note vif. un
groupe de trois autres jeunes tout à fait
accordé à l'allégresse du jour.

Je travaille un peu. Nous aurons l'autre jour
des amis d'André et le papa Riechers nous
tous emmenés dans la montagne, nous y

Effectuer à la fin
montré et avec enfants
et prié de la famille
à l'été

18-9-39

Je suis à Montpellier depuis 8 jours
affecté temporairement dans un bureau.
Ma décision irrévocable est de ne point
forcer le destin, ayant la sagesse de me
considérer comme une épave roulant
sur le plus tumultueux des courants.
Ma devise sera : obéir, sans hésitation,
ni murmure, selon la traditionnelle
loi. Mais l'affairement et l'inévitable
rotte des hommes me font plus rire que
grouffier. On s'habitue... On perd vite
le compte des jours, on perd aussi
l'impression des paysages et des visages
chers. On vit dans un automatisme
déprimant. Pas un chant n'est monté
à mon oreille. Je passe mon temps à essayer
d'arrêter la dissolution totale qui fera
de moi un numéro. Si la guerre ne tue
pas l'homme, elle tue sûrement le
poète. Qu'elle me conserve votre amitié!

René Rouquier 16.C.O.A.M. Bureau de la solde
Montpellier.

- F.M. -

Madame Louise Paulin

Place de l'Eglise

Réalmon

- Lamy -

A bientôt, cher René Rouquier. Il y a de
la lumière sous le monde, même à présent.
A vous de la saisir, si nous le pouvons.
Je vous dis toute ma profonde amitié, cher

petit

Luisa Paruly

21 sept 1939



Antonin Perbosc

Realmont le 30 X^{bre} 84

1

Moy ami, je veux, ce soir et demain finir l'année avec vous et vous la commencerez avec moi si la poste est fidèle.

Heureuse, je le dois et si absolument que tous mes maux présents et sont abolis. J'étais encore couchée quand on m'a porté mes corrices. Je venais de passer une nuit diabolique, à sanglots, pleurs, sanglots et comme il arrive et pareil cas tout ce que je peux avoir de lances courtes la vie ne remontait avec la vie. Il est éternel et enfantine pourqu'on ? devant la douleur. Riez, pas même le cœur de l'épaulé de maman, mon dernier refuge, ne pourrait m'apaiser. Ces moments de désespoir sont très durs et moi car j'étais habituée pour le bonheur. Mais ils sont d'autant plus vives quand ils me déçoivent. Et je suis trop chétive pour de tels orages : ils me laissent aveuglée. J'ai écrit la grande lettre mot est arrivé. Je ne parlerai pas de joie, ni de bonheur, parce que cela n'a pas de sens. Comment appeler cette plénitude devant un désir parfaitement réalisé ? Si parfaitement, c'est à dire ni plus, ni moins - exactement. Il faut vous dire que je n'ai jamais souffert dans ma vie que d'être trop, c'est-à-dire mal aimée. Je suis sautée, de dans et tout m'effarouche : affections ou masculines ou féminines m'ont toujours encombée. Je n'ai jamais été à l'unisson avec personne. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'orgueil. C'est que réellement, je n'ai rencontré personne en qui je puisse me perdre et me redresser. J'en avais depuis longtemps pris mon parti. Et c'est toujours la même chose : quand on n'attend plus rien de la vie, alors elle vous donne ce qu'elle vous avait refusé.

J'avais, sans oser le dire, un peu souffert ces temps derniers. Vos lettres ne parlaient que de moi, de mon travail. A peine et moi me consolais, et s'interprétant avec art.

« J'eusse été votre chef-d'œuvre... » Ah ! qui n'a « vécu à côté de la vie » ! Essayons de faire ensemble, non pas des chefs-d'œuvre, — je ne connais pas de chef-d'œuvre parfait, — mais ce que nous pourrions de mieux. Vous m'apparaissiez comme un bon secours ; nous sommes deux, être seul ne suffit pas. Même quand on ne s'admire pas soi-même, on a besoin d'un redresseur de torts qu'on se pardonne.

Voyez mon conte. Vous les avez finement vus, mes torts. Pas tous peut-être ; j'avais vu ceux que vous signalez, et aussi d'autres. J'ai tout de suite modifié d'après vos indications, en ajoutant d'autres corrections. — Si je recopiais mon texte, comme toujours je chercherais mieux encore. Il faut tout de même se contenter sans attendre le plein contentement.

D'ailleurs, il n'est pas indispensable qu'une œuvre soit parfaite pour que je l'aime ; il y a des écrivains que j'aime avec leurs défauts. En somme, ce qui fait surtout la valeur d'une œuvre, c'est sa personnalité. Je crois que nous sommes d'accord. Mais alors, en nous donnant l'un à l'autre des conseils, nous risquons de porter atteinte à cette personnalité ? Peut-être. A elle de se défendre, — ou de se laisser influencer.

Des chefs-d'œuvre, ce sont vos lettres. Ça, je ne saurais le dire comme je le sens. Je pense vraiment que vous seule au monde... Et cela pour moi tout seul ! O bonheur ineffable ! Nous deux. C'est vous toute, le « chef-d'œuvre inconnu » que j'ai, dites-vous, cité. Bénédiction, adoration.

Les Trois Roses. Pourquoi trois ? Troublante énigme. Inachèvement voulu ? Soit. Pourtant... C'est vous qui « êtes allée plus profond que moi ». Je vous répète : « Ouvrez la bouche », cette bouche adorable qui ne vaudra pas pour moi rester si secrète...

Le Poème de la Soif. Ici même danse savante de rimes et de contre-rimes qui me fait penser à certaines sardanes. Mais ce n'est pas seulement savant, c'est émouvant. Je voudrais vous voir traduire cela en occitan. N'oubliez pas que vous m'avez dit



Josèp Salvat

« S'abia de santat, partiria amb qualques afogats coma ieu, per anar cantar e recitar long dels camins, al bèl temps. Mas ailàs ! ai las cambas copadas e me cal demorar dins la fauda de la maman. »

*« Le rôle du poète est je crois d'être au-dessus
des circonstances et de dominer la vie. »*

A Josèp Salvat, lo 10 d'octòbre de 1938.